

Des obstacles difficiles à surmonter : l'île de Curaçao vue par Stefan Brijs

Né en 1969 dans le Limbourg belge, Stefan Brijs s'est imposé sur la scène littéraire avec *Le Faiseur d'anges*¹, un roman troublant sur les limites de la manipulation génétique. Son deuxième roman traduit en français, *Courrier des tranchées*², illustre magistralement ce que la plongée dans la Première Guerre mondiale a pu provoquer dans la vie d'une poignée d'habitants de Londres. *Taxi Curaçao*, son dernier roman traduit en français, raconte quarante ans de l'histoire récente de Curaçao à travers le prisme d'une chronique familiale. Situé au large du Venezuela, Curaçao - *Kòrsou* en papiamentu, le créole local - est l'île la plus importante des ex-Antilles néerlandaises. L'île détient depuis 2010 le statut de territoire autonome au sein du royaume des Pays-Bas. À la douceur caraïbe, qui attire les touristes néerlandais, se mêlent depuis un certain temps les odeurs du pétrole et de la cocaïne d'origine vénézuélienne. Les inégalités, la pauvreté, le racisme et le machisme marquent la vie sociale aussi bien en 1961, quand débute l'histoire de la famille Tromp, qu'en 2001, quand celle-ci se termine, bien que des changements importants aient eu lieu durant cette période. En 1961, la vie économique et sociale de Curaçao est dominée par une raffinerie de *Shell* et il existe une grande inégalité entre Noirs et Blancs. Le statu quo est ébranlé, le 30 mai 1969, le *Trinta di mei*, quand une manifestation pour une hausse des salaires des employés noirs de la raffinerie déclenche des événements extrêmement violents sur toute l'île. Beaucoup de Néerlandais, religieux blancs y compris, quittent Curaçao. Dans les années qui suivent, les habitants noirs possèdent des postes clés, mais la corruption empêche une bonne

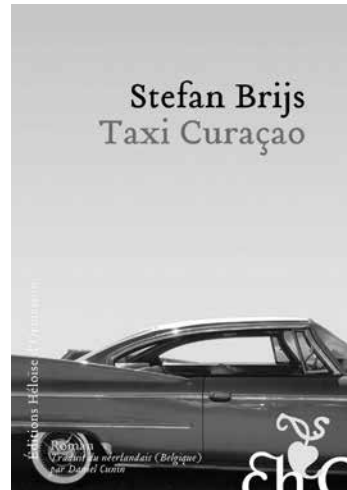
gouvernance. La situation s'aggrave à cause des chocs pétroliers des années 1970. *Shell* concède la raffinerie aux Vénézuéliens, qui sont exonérés d'impôts sur les bénéfices. L'île s'appauvrit et, dans les années 1990, toutes les conditions sont réunies pour qu'elle devienne une plaque tournante du trafic de drogue. Frère Daniel, instituteur retraité, passe une nuit blanche. Il s'inquiète manifestement du sort qui est réservé à son ami et protégé Max, qui s'est envolé en ce soir de juillet 2001 pour les Pays-Bas. Jusqu'au petit matin, frère Daniel note les souvenirs qu'il a du chauffeur de taxi Roy Tromp ainsi que du fils et du petit-fils de celui-ci. Ce faisant, il prend toute la mesure du destin tragique de son *dushi Kòrsòu*, son doux Curaçao. Les Tromp font leur entrée dans sa vie en 1961 lorsqu'une *Dodge Matador* flambant neuve couleur azur se gare devant la cour de l'école. Le grand homme noir et fier d'allure qui en descend est le chauffeur de taxi Roy Tromp. Il amène son fils de douze ans, Max, à l'école. Celui-ci sera admis dans la classe de frère Daniel, le seul frère noir et originaire de l'île. Il s'avère vite que Roy est tout sauf un père protecteur. Max et sa mère habitent seuls dans des conditions précaires en périphérie de la ville. Roy ne s'occupe pas d'eux. Daniel s'attache au petit, et - malgré lui - aussi à son père Roy, lequel livre peu à peu les secrets déchirants qu'il cache derrière une grande gueule et des mensonges. Max a l'ambition de devenir enseignant, mais, malgré le soutien moral et financier que frère Daniel lui apporte, il ne réussit pas à s'échapper de sa condition sociale. Un père égoïste, une mère désemparée, des accidents et l'appauvrissement général survenant dans les années 1970 sont des obstacles trop difficiles à surmonter. Il se résigne à composer avec la pauvreté en faisant le taxi dans la *Dodge* désormais vieille et ravagée, mais n'oublie jamais son rêve. Il espère que son fils Sonny aura plus de chance. Malheu-

reusement, au début des années 2000, l'ambiance n'est pas favorable aux adolescents noirs d'origine modeste qui essaient de suivre le droit chemin. Piégé par des dealers impitoyables, Sonny est forcé de commettre un acte irréparable et d'ailleurs très risqué. Son père n'hésite pas à se mettre en danger pour lui sauver la vie. Dans les dernières pages, émouvantes, l'angoisse qui empêche frère Daniel de dormir cette nuit de 2001 s'avère totalement justifiée.

Le lecteur ne saura jamais comment le voyage de Max se terminera. Les écrits de Daniel s'arrêtent à l'aube. Malgré le déterminisme social dont il fait preuve, Brijs démontre avec ce roman que, sur le plan des valeurs, des progrès ont été possibles. Contrairement à son père, Max se montre un époux et un père responsable. À travers Roy, personnage flamboyant mais triste, qui laisse la mère de son enfant se débrouiller seule et empêche son fils de réaliser son rêve, Brijs critique avant tout le machisme. La devise du roman, une citation de l'auteur et poète de Curaçao Tip Marugg, est explicite sur ce point: «Les femmes, ici, ont toujours été plus fortes que les hommes. ... tout ce qu'ils savent faire, c'est répandre leur sperme et faire de temps à autre un tour à bord de leurs voitures rutilantes.» Les figures féminines de ce roman, bien que secondaires, sont effectivement intéressantes de ce point de vue.

Exception faite pour le narrateur, frère Daniel, qui manque un peu de naturel, Stefan Brijs a réussi à éviter les stéréotypes. Bien que ses personnages subissent l'influence des développements politiques et sociétaux, cela ne constitue jamais une explication univoque pour leurs comportements. Il y a toujours une marge. La singularité des habitants hauts en couleur de cette île est reflétée dans des dialogues vivants enrichis des mots en papiamento - à juste titre respectés par le traducteur.

Malgré les mérites évidents de *Taxi Curaçao*, je dois conclure que, sur le plan de la composition, ce roman est moins réussi que *Le Faiseur*



d'anges et *Courrier des tranchées*. Le suspense étant interrompu pendant de longues pages consacrées aux souvenirs, le lecteur perd de vue le vol énigmatique de Max vers les Pays-Bas. L'auteur n'a pas réussi à intégrer les souvenirs de frère Daniel et la réalité de juillet 2001. Le manque de suspense et le narrateur unique toujours bon et sage, qui nous réserve peu de surprises, provoquent chez le lecteur un certain ennui. L'unité du texte est seulement rétablie dans les dernières pages - saisissantes - où les deux époques racontées se rejoignent et où frère Daniel montre enfin une grande émotion. Ceci dit, *Taxi Curaçao* est un très bon roman qui nous apprend beaucoup de choses sur le plan humain et historique. Je me rends compte que les chefs-d'œuvre précédents m'ont poussée à placer la barre très haut.

Dorien Kouijzer

STEFAN BRIJS, *Taxi Curaçao* (titre original: *Maan en zon*), traduit du néerlandais par Daniel Cunin, éditions Héloïse d'Ormesson, Paris, 2018, 288 p. (ISBN 978 2 35087 466 1).

1 Titre original: *De Engelenmaker*. La traduction française, signée Daniel Cunin, a paru aux éditions